

Alexandre Maral. *La Chapelle royale de Versailles sous Louis XIV : cérémonial, liturgie et musique*

Thierry Sarmant

Citer ce document / Cite this document :

Sarmant Thierry. Alexandre Maral. *La Chapelle royale de Versailles sous Louis XIV : cérémonial, liturgie et musique*. In: Bibliothèque de l'école des chartes. 2004, tome 162, livraison 1. pp. 251-253;

https://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_2004_num_162_1_463340_t12_0251_0000_2

Fichier pdf généré le 08/11/2019

différents religieux, sont attachés à l'équilibre des pouvoirs dans l'Empire et sont tous membres d'une société des princes qui ne peut accepter l'exécution d'Egmont et de Hornes en 1568.

L'analyse des échanges diplomatiques entre l'Espagne et l'Empire au début de la Révolte met donc en évidence un décalage idéologique et politique important. C'est d'ailleurs la grande originalité de cette étude que d'insister moins sur les événements eux-mêmes que sur le discours idéologique cohérent mis en œuvre par les diplomates espagnols pour tenter de contrer les rebelles. Il est d'ailleurs étonnant de constater que la propagande monarchique implacable de l'Espagne n'eut pas pour conséquence de ramener les insurgés à l'obéissance, mais les contraignit, puisqu'ils étaient assimilés à des criminels de lèse-majesté, à développer leur propre discours de légitimation de la révolte.

Dans ces conditions, et devant l'aggravation de la situation, aucun des États de l'Empire, si catholique et proche de Philippe II qu'il fût, n'apporta un soutien inconditionnel à une politique qui remettait en cause les fondements politico-religieux du Saint-Empire et, de plus, par ses ravages militaires, dégradait l'économie de la région. Tous étaient partisans d'un arrangement confessionnel à l'allemande, qui étendrait la paix d'Ausbourg aux provinces révoltées mais les maintiendrait sous l'autorité espagnole. L'intransigeance des deux parties conduisit les États du Saint-Empire à ne plus s'impliquer dans le conflit. Les provinces rebelles, réunies dans l'Union d'Utrecht, ne faisaient désormais plus partie de l'Empire. C'est cette évolution que l'auteur retrace dans une troisième partie qui se révèle la plus riche et la plus originale : elle souligne l'opposition entre les appels à la clémence et à la concorde des princes allemands et l'exacerbation de l'idéologie monarchique espagnole, qui ne pouvait se construire que dans le rejet de la pluralité confessionnelle.

Cette étude, dont on ne peut que redire le prix et l'intérêt, démontre la place centrale des facteurs religieux dans l'affirmation des États à l'époque moderne, ainsi que l'instrumentalisation de la diplomatie par la monarchie espagnole, dans un but de propagande. Elle illustre également l'intérêt que présenterait une synthèse globale des échos de la Révolte néerlandaise dans la diplomatie européenne (France comprise), et de ses conséquences sur l'évolution des discours politiques et idéologiques aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Claire MARTIN.

Alexandre MARAL. *La Chapelle royale de Versailles sous Louis XIV : cérémonial, liturgie et musique*. Paris : École nationale des chartes, Sprimont : Mardaga, éditions du centre de musique baroque de Versailles, 2002. In-8°, 480 pages, 32 p. de pl. coul. et n. et bl. h.-t. (*Mémoires et documents de l'École des chartes*, 67.)

Quand retentit l'ouverture d'un *Te Deum* de Lulli, de Charpentier ou de Lalande, l'auditeur du XXI^e siècle songe moins au roi du ciel qu'au roi de la terre. Mais l'auditeur d'Ancien Régime ne l'entendait pas de même et regardait comme naturelle la synthèse des fastes de la religion catholique avec ceux de la monarchie française. C'est la grande leçon de *La Chapelle royale de Versailles sous Louis XIV*, qui recrée le cadre où ont résonné pour la première fois tant de ces musiques célèbres, en présentant tour à tour

l'architecture et le décor de la chapelle, son personnel laïc et ecclésiastique et les cérémonies qui s'y déroulaient.

Le premier volet de l'ouvrage appartient donc à l'histoire de l'art français : c'est celle des cinq sanctuaires successifs fréquentés par Louis XIV à Versailles. Une première chapelle, située dans le vieux château de Louis XIII, céda la place en 1670 à une deuxième située dans l'enveloppe de Le Vau, et bientôt à une troisième, bâtie par François d'Orbay entre 1671 et 1672, qui fut remplacée à son tour, en 1682, par une quatrième chapelle, due à Jules Hardouin-Mansart. Cette quatrième chapelle, conçue d'emblée comme provisoire, servit pendant près de trente ans, jusqu'à l'inauguration du sanctuaire définitif, en 1710. Sur l'architecture de ces cinq édifices, sur leur décor et leur mobilier, Alexandre Maral apporte une contribution fondamentale, complétée en fin de volume par un riche dossier iconographique. De cette partie de ses recherches, l'auteur a déjà tiré plusieurs articles importants, publiés entre 1999 et 2001. Il faut déplorer que les contraintes éditoriales l'aient obligé à disperser un ensemble qui formait évidemment un tout : dans le présent volume, une centaine de pages supplémentaires n'aurait pas été de trop pour rendre justice à la Chapelle de 1710, l'un des principaux monuments de l'architecture française.

Dans un second temps, A. Maral étudie la chapelle royale en tant qu'institution. Une fois encore, ce n'est pas à une chapelle mais à plusieurs que l'auteur a dû s'attaquer : la chapelle-oratoire ou chapelle du roi, dépendant du grand aumônier de France, la chapelle-musique, placée sous l'autorité du maître de la chapelle et relevant du grand maître de France, sans oublier la communauté des prêtres de la Mission, que Louis XIV chargea de la desserte quotidienne de la chapelle de Versailles à partir de 1682. Les clercs de la chapelle royale l'aurait voulue exempte de la juridiction de l'ordinaire, conçue comme une sorte de diocèse personnel avant la lettre, le grand aumônier de la France étant « le chef et l'évêque de la cour ». L'auteur montre que la situation n'était pas si favorable : en 1682 et 1710, c'est l'archevêque de Paris qui consacre la chapelle, non le grand aumônier ; le curé de Versailles est toujours présent aux baptêmes et mariages célébrés à la chapelle ; enfin, chaque année, conformément aux prescriptions tridentines, le roi fait ses pâques à la paroisse de Versailles, non à la chapelle du château.

Le troisième volet du triptyque d'A. Maral se place explicitement dans la lignée des travaux de ce que l'on a appelé l'« école cérémonialiste américaine ». Il s'agit d'une reconstitution minutieuse, au jour le jour, des rites pratiqués à la chapelle de Versailles, inséparable du précieux dossier de pièces justificatives (plus de cent pages) qui clôt le volume. Pour des raisons de commodité, l'auteur distingue les cérémonies incluses dans le calendrier liturgique de celles qui étaient liées à la famille royale et aux ordres royaux comme de celles qui appartiennent proprement à la « religion royale ». Depuis 1583, la chapelle royale suit l'« usage de Rome » et non celui du diocèse de Paris, singularité liturgique faisant sans doute écho à l'exemption juridique revendiquée à l'égard de l'ordinaire. Les principales cérémonies quotidiennes étaient la messe du matin, célébrée dans l'intention de « demander à Dieu les grâces nécessaires au roi pour bien gouverner l'État », et la messe du roi, célébrée ordinairement vers midi jusque en 1683, vers dix heures ensuite, messe basse accompagnée d'un motet et ponctuée de rites incluant le monarque dans la liturgie (réception d'eau bénite, baiser de l'évangile et du corporal, offrande du pain béni, encensement à l'offertoire, rite de la paix). Les cérémonies extraordinaires — mariages, funérailles, *Te Deum*, réceptions au sein des ordres du roi — étaient plus riches encore de références à la personne du prince et à la hiérarchie des rangs dont il était le sommet. D'autres cérémonies enfin tenaient directement à la

« religion royale », que l'auteur définit comme le « culte rendu à Dieu par le roi en tant que tel » : la communion du roi, ayant lieu cinq fois par an dans des formes qui rappelaient la communion sous les deux espèces pratiquée le jour du sacre, la Cène royale du Jeudi saint, le toucher des écrouelles. L'étiquette scrupuleusement fixée de ces différentes cérémonies avait pour objet de marquer la hiérarchie entre les grands, et de ce point de vue elle était l'instrument de desseins politiques non dénués de cynisme, mais elle servit aussi et surtout à exalter la grandeur de la fonction sacerdotale du roi, « évêque du dehors », grandeur dont Louis XIV était intimement pénétré.

De l'étude totale d'A. Maral ressort l'impression de la profonde cohérence de la chapelle royale derrière l'extrême complexité apparente de ses demeures successives, de ses institutions et de ses rites. Architecture, cérémonial, liturgie et musique y forment un ensemble pour ainsi dire parfait, dont l'esprit pourrait se résumer dans l'antique invocation *Domine salvum fac regem*, partout inscrite dans la pierre et inlassablement répétée au cours des offices, « prière à laquelle le devoir et la reconnaissance nous obligent également pour un prince qui a rapporté toute sa gloire à celui qui l'oste et la donne quand il lui plaît, et qui ne s'est élevé au-dessus du trône que pour s'humilier au pied des autels du vray Dieu ou pour les rétablir dans les temples où l'erreur avait élevé les siens » (Piganiol de La Force). Nulle part ailleurs qu'à la chapelle de Versailles la monarchie française ne s'affirme davantage comme une monarchie chrétienne, où le peuple prie pour le prince et où le prince joue le rôle d'un nouveau David, guide temporel et spirituel de son peuple.

Fruit de plus de dix années de recherches — une thèse de l'École des chartes de 1994 et une thèse de doctorat de 1997 —, ce livre nous fait accéder à une connaissance exceptionnelle des rouages de la chapelle royale et de la psychologie des hommes qui l'ont peuplée. Mais peut-être A. Maral cède-t-il parfois trop complètement à l'empathie à laquelle il est parvenu. C'est ainsi qu'il rejette d'une phrase la tradition suivant laquelle pendant la messe les courtisans auraient tourné le dos à l'autel pour regarder la tribune royale et ne voit, dans le passage des *Caractères* à l'origine de cette légende à la durable fortune, qu'une « fantaisie satirique » (p. 120). Fût-elle un pur fantôme, la vision de La Bruyère pose pourtant le problème de la compréhension des cérémonies de la chapelle par les contemporains, celui de la réception de la « religion royale » par des observateurs extérieurs ou hostiles, courtisans hypocrites, hommes de lettres libertins ou diplomates protestants. Tout à son œuvre de recreation, l'auteur n'a cure de ces esprits chagrins ; comme d'autres historiens de Versailles et du siècle de Louis XIV, subjugués par le Soleil, il tend à occulter la part d'ombre. C'est dire la puissance de séduction que conservent, après trois siècles, ce temps et ce lieu dont *La Chapelle royale de Versailles* restitue l'un des plus fascinants aspects.

Thierry SARMANT.

Michèle VIROL. *Vauban : de la gloire du roi au service de l'État*. Seyssel : Champ-Vallon, 2003. In-8°, 450 pages. (*Époques*.)

Il en va de Vauban comme de bien d'autres illustrations du Grand Siècle, qui sont comme écrasées sous leur propre gloire : les historiens hésitent à les aborder, doutant de trouver du neuf sur des personnages trop souvent étudiés et célébrés. Ainsi, dans les trente dernières années, le commissaire général des fortifications de Louis XIV a-t-il suscité trois ouvrages de synthèse — un colloque, *Vauban réformateur* (1983, rééd.